

—Eh ! bien, paresseux ! Faut-il que j'aille te tirer par les pieds ou par les oreilles pour te réveiller.

Le commis descendit bientôt, se frottant encore les yeux.

—Il est bien temps de te lever, fainéant, gronda le marchand. J'ai déjà fait la moitié de ta besogne.

Et il montra le ballot arrivé le jour précédent, dans l'état où il l'avait laissé la veille au soir, après l'avoir défait, et, en outre, des cribes et des vans à nettoyer le froment, en désordre.

Maître Estienne n'aimait pas à ce que des tiers fussent au courant de ce qu'il lui plaisait de faire, et, son aide ne se douterait pas qu'il était redescendu dans la boutique.

Le commis installé à son travail, le marchand de boisselleries sortit : il fit diverses courses, dont une entre autres sur le port.

Les voyages sur les côtes de Bretagne étaient bien plus rapides par la mer que par voie de terre.

A cause de cela, un caboteur qui mettait à la voile dans la journée, pour Brest, emportait un large pli scellé à la cire et envoyé par le marchand de boisselleries, à "Maître Jean Dacier, intendant, au château de Kervien."

L'épaisse enveloppe contenait le message trouvé dans le ballot arrivé de Londres.

Le caboteur, solide et bien mâté, avec sa membrure épaisse, alla passer par les Minguiers, releva l'île anglo-normande de Jersey et gagna l'Océan.

Le surlendemain seulement, Jean Dacier recevait le message expédié par Estienne le Bègue.

Et tenant dans ses doigts qui frémissaient d'émotion le mince pli expédié de Londres.

—Une lettre de mon maître !... Après un si long silence, je vais enfin apprendre ce qu'il est devenu... Je vais enfin recevoir des nouvelles de mon fils, de Martial.

Cette lettre, il y avait longtemps qu'il l'attendait, qu'il la désirait, ne sachant plus ce qu'ils étaient devenus depuis que le patron de la barque sur laquelle ils étaient partis, retourné au pays, lui avait appris le débarquement du vicomte de Mercourt et de son écuyer sur la côte anglaise, et celui de Julien et de l'ancien pirate en Écosse.

Jean Dacier allait peut-être trouver aussi sous cette enveloppe des nouvelles de ces deux derniers.

Mais son fils surtout, son Martial qu'il avait donné à son maître afin de le protéger.

Il s'était retiré à l'écart, attendant d'être seul pour la décaucher avec une impatience égalée par son anxiété.

Il l'ouvrit enfin.

La lettre qu'il tenait à la main était brève.

" Prière à maître Jean Dacier de faire expédier par Estienne le Bègue à Fabers, maître corroyeur à Londres, derrière l'église de Saint-Paul, pour marchandises reçues, deux mille louis payables en monnaie anglaise par Jacob Lévy, banquier dans la cité de Londres.

" HENRI. "

Et en-dessous ce post-scriptum :

" Dans quelque temps des nouvelles de Martial. "

—C'est là tout !... murmura le vieillard.

La tête inclinée, il relut la dernière ligne.

—Bientôt des nouvelles de mon fils. Que signifient ces derniers mots ? Mon fils !... la joie de ma vieillesse !... Serait-il malade, blessé ?... Gémirait-il au fond de quelque prison ?...

" Mais il vit !... Cette phrase trop courte me l'indique.

Le vieillard dressa ses mains ridées vers le ciel :

—Seigneur, je l'ai voué au sacrifice en forçant mon maître à l'emmener. Je remplissais mon devoir. Mais veillez sur lui, faites que l'enfant puisse venir fermer les yeux à son père, lorsqu'il faudra partir !...

Depuis longtemps, des pensées funèbres le hantaient.

Le silence prolongé d'Henri de Mercourt lui faisait appréhender les pires complications, seul avec Martial dans un pays peuplé d'ennemis.

Il recevait enfin des nouvelles, et elles ne disaient que ceci :

—Votre fils n'est pas mort !

Le vieil intendant s'arracha péniblement à sa prostration...

—Allons, je m'abandonnerai plus tard à mes méditations. Je n'en ai pas le droit pour le moment. J'ai un ordre à exécuter. Et puisque mon maître me le communique de si loin c'est qu'il y a urgence.

Après un nouveau coup d'œil au message expédié par le seigneur de Kervien, après un nouveau soupir en relisant la dernière ligne, il l'enferma ainsi que celui d'Estienne dans un coffre de fer.

Ayant ensuite allumé un flambeau, il descendit par un escalier privé dans les souterrains du manoir.

Un instant après, il en remontait, portant, sur son bras, deux sacs de toile... Il en vida le contenu sur une table : chacun d'eux contenait vingt rouleaux d'or.

Jean vérifia le nombre des pièces de quelques-uns d'entre eux.

—Je ne me suis pas trompé : il y a bien cinquante louis dans chaque rouleau. Cela fait deux mille louis pour les deux sacs réunis.

Il prit cent louis dans le coffre de fer où il avait enfermé les deux lettres, et joignit cette somme à la précédente en disant :

—Ce sera pour les frais de banque et autre.

De nouveau, il relut le message expédié par le seigneur de Kervien, afin d'être sûr qu'il exécutait strictement ses ordres.

L'honnête et fidèle intendant enferma ensuite le tout dans une caisse après l'avoir enveloppé d'un épais emballage afin que le bal-lotement en trahit le moins possible le contenu.

Il appliqua ensuite sur le joint des planches quatre larges cachets aux armes de la maison de Kervien, afin de les garantir contre toute tentative frauduleuse.

Ceci fait, il tira son écritoire à lui et écrivit lentement, pesant les mots à "Maître Estienne, dit le Bègue, marchand en boisselleries, sus le quay à Saint-Malo de France."

Il lui détaillait le montant de l'envoi qu'il lui faisait, lui transmettant d'une façon précise les ordres d'Henri de Mercourt, et il finit ainsi :

" Espérant en Dieu que tout sera fait promptement et comme il convient, je suis votre affectionné serviteur et ami,

" JEAN DACIER, intendant. "

Le jour même le caboteur qui avait apporté la double missive reprenait la mer, emportant le précieux colis préparé par Jean Dacier et la lettre adressée à Estienne, le commerçant malouin.

Un serviteur de confiance prenait en même temps place sur le bateau, chargé de lui rapporter l'accusé de réception du destinataire.

—Souvenez-vous que, de la bonne arrivée du changement que vous emportez, dépend la vie de plusieurs personnes, dit solennellement le vieillard au patron de la barque et à son envoyé, au moment où le bateau levait l'ancre.

Et immobile sur le rivage, il regarda le caboteur se diriger vers le nord et disparaître derrière les rochers du cap Finistère.

Le vieillard regagna alors lentement le château.

Il connaissait désormais une adresse où il pourrait suivre le passage de son maître... Avec quelle émotion il lui aurait écrit là, dans la soif de connaître ce qu'était devenu le châtelain de Kervien, et aussi, et surtout, Martial, son fils unique... Mais il ne le devait pas, il ne le pouvait pas, ignorant même si ce Fabers était un ami ou un ennemi et si la somme envoyée n'était pas une rançon.

—Hélas ! murmura le vieillard, triste fardeau que celui de l'âge ! Et dire que ceux pour qui l'on donnerait sa vie sont le jouet du hasard, et ne pouvoir rien qu'attendre et gémir sur ces rochers !...

Combien le vieux manoir lui paraissait vide et morne, sans le maître qu'il avait vu grandir, sans le fils dont il avait fait un fier et loyal soldat, sans Julien son élève, et même sans Joë, le brave colosse qu'il n'avait pu s'empêcher d'affectionner.

Tous étaient partis un jour, et il demeurait seul, se demandant si aucun de ceux qui s'en étaient allés ainsi reparaitrait jamais.

CLIV. — LA VEUVE.

Une femme vêtue de l'ancien costume du pays de Galles s'était présentée chez les héritiers de Jackson, l'orfèvre, établi de son vivant en face du vieux donjon de la Tour de Londres.

Jackson avait été un maître fabricant d'orfèvrerie plutôt qu'un joyailler proprement dit.

Le quartier dans lequel était situé son atelier était trop taciturne pour attirer les belles dames en doux mal de coquetterie.

Aussi, son décès survenu, nul ne s'était présenté pour prendre la suite de son commerce, moins avantageux à cet endroit que dans les parages élégants.

La maison était également inhabitée et les héritiers de l'orfèvre reçurent avec joie la visite de la provinciale qui, étant veuve, disait-elle, ne recherchait point une demeure gaie et frivole.

Afin d'en tirer un bon prix, ils firent valoir que son voisinage la garantissait contre les maraudeurs : la visitante leurs objecta l'état de décrépitude de la façade, se gardant bien de montrer un empressement excessif...

La femme au costume du pays de Galles n'était autre qu'Annie, la vaillante épouse de Wilkie, l'ancien goôlier de la Tour de Londres.

Elle s'était décidée pour ce déguisement qui, cachant en partie ses traits, ne permettrait pas de la reconnaître.

(A suivre.)